

Table des matières

PRÉAMBULE	13
------------------------	-----------

PREMIÈRE PARTIE — L'ADAPTATION

<i>Fuir ou mourir</i>	17
<i>Chez moi, enfin!</i>	23
<i>Sous les apparences</i>	27
<i>Une oasis de paix</i>	33
<i>Illusions perdues</i>	39
<i>Idylle virtuelle</i>	47
<i>Les hommes de ma vie</i>	61
<i>Un beau soubresaut du destin</i>	67
<i>Un quotidien si doux, si dur</i>	75

DEUXIÈME PARTIE — L'EXPLORATION

<i>D'un avion à l'autre</i>	83
<i>L'importun voyageur</i>	95
<i>La logique intégriste</i>	109
<i>Scène de la vie conjugale</i>	115
<i>L'histoire se répète</i>	133

<i>Choisir une épouse à son mari</i>	139
<i>Autre pays, mêmes mœurs</i>	149
<i>Quand manger est un privilège</i>	163
<i>La folie pour un abri</i>	177
<i>Investissement nul</i>	189
<i>Un être surgi du passé</i>	197

TROISIÈME PARTIE — L’ACTION

<i>L'une mendie, l'autre croupit</i>	205
<i>Le terrorisme familial et conjugal</i>	213
<i>Violence extrême noyée dans le pétrole</i>	231
<i>Un cadeau du ciel</i>	239
<i>Même dans les meilleures familles</i>	249
<i>Le « ciel » de Ramy</i>	255
<i>Comme dans un film</i>	265
<i>Ne touchez plus à mon corps</i>	271
<i>Ici et maintenant</i>	279

REMERCIEMENTS	285
--------------------------------	-----

Préambule

Depuis que j'ai l'âge de raison, je réfléchis à mon propre sort et à celui des femmes algériennes. Dans un premier récit, intitulé *Le Voile de la peur*, j'ai retracé ces années de fatalité que j'ai vécues en Algérie, auxquelles ont succédé de longs mois d'errance en France dans l'espoir vain d'y trouver asile. Munie de faux papiers, j'ai alors tenté l'impossible et j'ai cherché refuge dans une lointaine et ultime destination. La suite du récit que je vous propose de partager s'amorce au début du siècle nouveau, après mon arrivée au Québec, enclave francophone des vastes Amériques.

Par un soir glacial d'octobre 2001, au lendemain des attentats terroristes contre le World Trade Center, j'ai atterri sur la piste d'une ville inconnue, dans un pays tout aussi inconnu et réputé pour son climat sibérien, avec pour seule richesse mes enfants qui ont alors dix-neuf ans, treize ans, quatre ans en jumelé et un an et demi. Ah oui, j'avais aussi quelque deux cents dollars en poche. Tandis que la planète entière tremblait encore d'émoi, je me suis posée avec mes chers petits sur une terre aux mille promesses. Une terre de liberté, de générosité, d'humanité.

Au cours des années qui ont suivi ce jour d'octobre

2001, gravé en lettres d'or dans ma mémoire, il ne m'a pas été facile de retirer pour de bon le voile de la tradition, trop souvent celui de l'oppression. Mais le plus difficile, et de loin, a été le combat quotidien que je continue de mener pour me dépouiller du voile de la peur, celui qui obstrue la vue, qui empêche de respirer et qui, pour tout dire, emprisonne la vie.

La peur, je le crains, ne me quittera peut-être jamais totalement. Mais ce que je sais d'elle aujourd'hui me rassure. Elle n'est plus la maîtresse qui dicte ma conduite. Je lui fais face à chaque fois qu'elle menace. Quand c'est nécessaire, je soutiens de façon impertinente son regard et je lui tiens tête. Quelquefois je parviens à la mettre à la porte. Même omniprésente, elle n'a plus le dernier mot.

Par ce second récit que je vous présente, je poursuis le même but: témoigner de l'outrage que mes enfants et moi avons subi, prendre la parole pour toutes celles qui en sont empêchées, et surtout apporter un rayon d'espoir aux femmes, à toutes les femmes qui se débattent et cherchent à survivre à la violence, quel que soit son visage.

PREMIÈRE PARTIE
L'ADAPTATION

Fuir ou mourir

Mes années d'enfance et d'adolescence ont non seulement baigné dans un profond climat d'insécurité et de carence affective, mais elles ont aussi été marquées par diverses atrocités. Mes proches nourrissaient l'idée que ces abominations avaient une fin, celle de me préparer à devenir une femme à part entière.

Très jeune, j'ai constaté avec effroi qu'être femme dans un milieu où les hommes sont rois était une position intenable. Aspirer à devenir une femme libre dans une société croulant sous le poids des archaïsmes s'est révélé une mission impossible.

Aux yeux de plusieurs, je n'étais qu'une prétentieuse qu'il fallait sans cesse rappeler à l'ordre. Et surtout, je n'étais qu'une femme, une vérité que je ne devais pas oublier. J'étais donc incapable par nature et il fallait tout me dicter, me confiner aussi sur un territoire de seconde zone, là où régnait et règne encore un pouvoir masculin absolu.

Sur ce territoire, le gouvernement domine le peuple, le père régent la mère, le frère, la sœur et le mari, sa femme. Dans cette hiérarchie, le bébé mâle qui vient de naître occupe, il va sans dire, une position supérieure à la nouveau-née. La réalité est plus crue

encore : un bébé mâle, encore vagissant, est déjà sacré supérieur à ses sœurs, même les plus âgées.

Bienvenue dans un monde d'hommes qui n'a aucune pitié pour les révoltées comme moi, et moins encore pour celles plus révoltées et dont le nombre pourrait surprendre. Mais à quoi peut bien servir la révolte, si personne n'écoute, ou pire, si personne ne voit en nous un être humain à part entière qui possède des droits et qui partage un même besoin de s'affirmer et de s'épanouir? Un être, de l'espèce femme. Simplement.

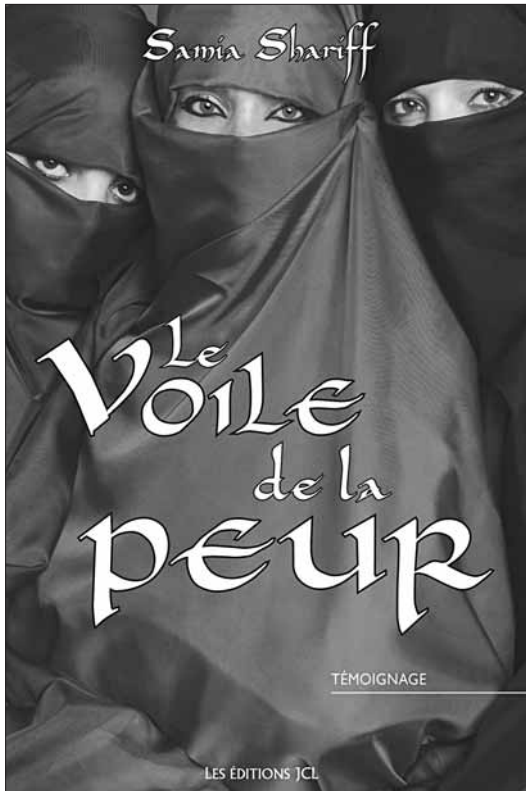
Alors que j'étais en pleine adolescence, mes parents ont scellé mon destin en m'imposant un mari qui, à peine la fête nuptiale achevée, m'a fait comprendre par la force que j'étais désormais sa propriété. Comme si cela se pouvait, ma situation s'est aggravée sans cesse, à un point où, aujourd'hui encore, je me demande comment j'ai pu y survivre pendant quinze ans.

Sous le joug de cet homme d'une violence extrême et qui avait deux fois mon âge, j'ai résisté tant bien que mal, le plus souvent très mal. À travers cette grande noirceur, un terrible dilemme s'est peu à peu posé, puis imposé : fuir ou mourir.

J'ai choisi de m'évader, contre vents et marées, contre traditions et soumission. J'ai choisi de me sauver et de sauver mes cinq enfants, surtout mes deux filles. J'ai enfin compris qu'elles subiraient le même sort que moi et qu'il fallait à n'importe quel prix tenter cette fuite téméraire, presque insensée.

J'étais la seule adulte de cette famille et mon devoir exigeait de la soustraire à cette infamie.

À ce propos, je tiens à apporter une précision au sujet de mon livre précédent, *Le Voile de la peur*, qui relate ces événements dramatiques. Ce titre rappelle que, sous mon voile, je tremblais de peur comme des millions et des millions de femmes. Si j'entretiens certains doutes à l'égard de la conception du féminin dans la religion islamique, mon premier récit n'en est cependant pas une critique. Il met plutôt en accusation le comportement abject de trop d'hommes musulmans envers leurs femmes et leurs filles.



Mon histoire a été publiée pour la première fois le 8 mars 2006. Après cette édition, une dizaine de pays procéderont à des traductions en langues étrangères. Depuis ce temps, près de 500 000 exemplaires ont été vendus à travers le monde.

Je crois que, si les musulmans suivaient vraiment les enseignements et les prescriptions de l'islam, le sort des musulmanes n'en serait jamais arrivé à cet état de dégradation inhumaine. Elles ne seraient pas des millions à survivre dans des conditions à peine concevables. Certains musulmans de sexe masculin ont abandonné les règles de Dieu et y ont substitué leurs propres règles qui, en bref, haïssent le féminin, jusqu'à le tuer parfois.

Loin de moi l'idée de magnifier le monde occidental, qui n'est pas au-dessus de tout soupçon si on examine avec attention les conditions de vie des femmes. En dépit du droit à l'égalité des sexes, à peu près reconnu et enchâssé dans les documents légaux des pays occidentaux, il faut bien reconnaître qu'il existe parfois un fossé de taille entre la reconnaissance juridique et les pratiques quotidiennes. Des manifestations graves et multiples de violence, des écarts salariaux injustifiés, des vexations diverses y sévissent encore. Mais, différence majeure, la notion d'égalité y fait une unanimité officielle depuis environ trente ans, ce qui a pavé la voie à de multiples réformes et a sans conteste amélioré le destin des femmes.

En définitive, aucune des grandes religions monothéistes n'est vraiment favorable aux femmes et les textes sacrés, qu'il s'agisse de la Bible, de la Torah ou du Coran, me laissent parfois sceptique.

Avant de venir au Québec, je me posais très souvent les questions suivantes: est-ce que je devrai toujours subir ma vie, la voir entièrement dirigée et réduite à une peau de chagrin? Est-ce que j'aurai jamais droit à un répit? Le bonheur ne serait-il réservé qu'à certaines privilégiées qui ont vu le jour dans un pays où naître femme n'est pas une malédiction?

L'univers de ces femmes et leur mode de vie me paraissaient naguère tellement irréels et inaccessibles. En fait, l'un et l'autre m'étaient interdits. En ce temps-là, jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je joindrais les rangs de ces privilégiées, que je respirerais en paix, à leurs côtés.

Dans cette lutte extrême, trop souvent inégale, ma foi m'a soutenue, m'a renforcée et sauvée à plusieurs reprises. Je ne suis pas une fervente pratiquante de la religion, mais j'observe le ramadan et j'essaie de demeurer le plus près possible de mes croyances. Je sais qu'il y a une force au-dessus de nous. Pour certains, c'est Allah; pour d'autres, c'est Dieu ou une autre incarnation divine. Mais pour moi c'est le même être qui veille sur nous et je le remercie d'avoir exaucé mes prières.

Chez moi, enfin!

Maintenant, le temps est venu. Je crois être mûre pour écrire un nouveau chapitre de ma vie, le partager avec d'autres femmes, d'autres hommes aussi, et laisser la peur loin derrière moi. Ou du moins, la remettre à sa place chaque fois qu'elle cherche à pénétrer chez moi. Ma porte lui est désormais fermée.

À présent, lorsque je m'exprime en français, un léger accent québécois s'entend très bien, comme si par cet emprunt je voulais marquer un territoire tout neuf qu'il me reste pourtant à déchiffrer à bien des égards. Cet accent traduit mieux que n'importe quelle expression mon sentiment d'appartenance à ce pays d'accueil où j'ai désiré avec tant d'ardeur m'intégrer, me fondre presque. L'habiter, me l'approprier et le convertir en un chez-moi tant espéré. Chez moi, c'est ici, désormais.

Aujourd'hui, je me sens libre. Libre de circuler la nuit comme le jour, libre de m'habiller ou de me maquiller comme je l'entends, libre de raconter ou de me taire. Depuis la parution du *Voile de la peur* et le succès qu'il a connu, je donne des conférences où je retrace mon invraisemblable parcours. Une émotion douloureuse m'étreint à chaque fois que je me promène ainsi sur les chemins troubles du passé, mais je persiste dans cette voie, autant pour l'exorciser que pour transmettre aux autres femmes une parole d'espoir.

Personne ne saurait évoquer semblable histoire sans états d'âme ou sans renouer avec des sentiments déchirants. Pourtant, je me prête volontiers et avec sincérité à ces échanges. «Pourquoi?» pourraient se demander certaines personnes. Parce que je suis libre de le faire et que je ressens un besoin pressant de dévoiler ce que cachent les apparences, les bonnes manières, la richesse parfois. Les volets fermés des maisons et les silences pudiques. Les intérêts de chacun, plus importants que la justice.

Il m'importe de montrer aux gens d'ici la souffrance trop longtemps tue de certaines musulmanes, qui est aussi le lot d'innombrables femmes à travers le monde. C'est pour elles que je parle, et pour moi aussi. De cette manière, je garde la tête haute devant ceux qui m'ont humiliée et torturée. S'ils m'ont dépouillée et vidée jusqu'au désespoir, leurs mauvais traitements n'auront pas réussi à prendre l'essentiel de ce que je suis, ma force vitale, cette énergie qui me permet la résilience et m'autorise à offrir mes mots en guise de preuve.

Je n'oserais affirmer que témoigner constitue une forme de vengeance, mais parfois cette idée me traverse l'esprit. Une chose est sûre : par mes mots, dits ou écrits, j'exprime ma liberté. Je vous dois toutefois une vérité : je ne raconte pas tout, car il serait trop éprouvant de le faire, peut-être imprudent aussi. Et je sais que vous comprenez mon choix de conserver secret un petit coin de mon jardin.

Qu'on le veuille ou non, la souffrance est mère de bien des enseignements. Je ne suis pas masochiste, loin de là, et je n'aime pas souffrir. Je pense pourtant que, lorsqu'on a survécu à des épreuves extrêmes, on

peut tout affronter et, prix de consolation peut-être, on apprécie les plus infimes joies.

Malgré les souvenirs qui m'assaillent et me font fréquemment revivre la souffrance passée, malgré l'amertume que je ressens envers ceux qui m'ont blessée, malgré les sentiments ambivalents que je ressens pour ceux qui n'ont pas pu ou n'ont pas voulu me porter secours dans des moments où je croyais la mort plus clémente que cette agonie, j'essaie de profiter au maximum de ma nouvelle vie ici, à Montréal. Ici, au Québec.

Oublier n'est pourtant pas si aisé. Y parvient-on jamais? Chose certaine, je me sens mieux, je suis libre, je voyage... Parfois, quand je retourne en arrière, dans la boue du passé, une réalité incontournable s'impose à moi. Que je le veuille ou non, ce passé est inscrit dans le livre de mon histoire. Les pages qui le composent en feront toujours partie. Inutile de les tourner ou même de les arracher. Elles restent là, imprimées en moi. Je demeure en quelque sorte prisonnière du passé.

Mais cette histoire se poursuit et, conjugué au présent, elle se montre très généreuse à mon endroit. Et vous aurez compris que je ne parle pas d'argent, mais de ces choses belles que je ne soupçonnais même pas et que je découvre avec avidité au fil des nouveaux chapitres.

Je crois que mon premier témoignage a eu une résonance chez les femmes, musulmanes ou non. Quatre ans se sont écoulés depuis et je reçois chaque mois encore des centaines de lettres et de courriels qui me réchauffent le cœur et me confirment à quel point

ce que j'ai partagé a été utile. Des femmes, québécoises, françaises ou d'autres nationalités me confient : « Samia, depuis que j'ai lu ton livre, je ne vais plus chez mon psy. Du coup, je me suis sentie guérie. J'ai enfin compris que je créais mes propres bogues et bobos. J'ai surtout pris conscience que j'ai un mari merveilleux et une famille qui m'aime. »

Je retrouve cette confiance déclinée de diverses manières. Mais chacune d'elles rappelle une grande vérité : une femme possède l'essentiel si elle rencontre l'amour et la compréhension.

Sous les apparences

Les gens qui ont lu mon premier récit et que je rencontre dans les salons du livre ou ailleurs me donnent souvent l'impression d'être un peu déçus. Comme s'ils s'attendaient à voir une femme aigrie et vieillie par les épreuves hors du commun subies durant de trop longues années. L'air jeune que je présente semble trahir l'image qu'ils s'étaient fabriquée. Quelqu'un m'a même demandé, lors d'une séance de signatures, si j'étais Norah, la fille de Samia...

Tout d'abord, je ne suis pas jeune. Je n'ai pas non plus mordu dans la vie à pleines dents, loin de là. Je rencontre encore des difficultés qui en feraient pâlir plusieurs. Mais se sentir libre, sans regards inquisiteurs qui surveillent ses moindres gestes en permanence, amplifie la respiration et donne bon teint.

Les femmes avec qui j'échange me demandent souvent : « Samia, quel est donc ton secret pour rester belle et rayonnante ? » Je réponds sans hésitation que, malgré ses problèmes, une femme doit rester positive et optimiste, sans fléchir. Elle doit envisager l'avenir sous l'angle de ses promesses, envers et contre tout. Sinon, son compte est bon, pour employer une expression familière.

J'ajoute que la foi a préservé ma jeunesse. Si mes

plus belles années m'ont été cruellement dérobées, j'aime croire qu'une deuxième chance m'a été donnée. Je n'ai pas manqué de la saisir et j'entends en profiter, sinon en abuser. Dans ma tête, je vis comme une jeune fille qui rattrape le temps perdu. Loin d'être écervelée, cette jeune fille sage, qui sait prendre ses décisions, s'offre la chance de goûter le bonheur inouï de se sentir enfin dans la fleur de l'âge. À vingt ans, j'étais déjà vieille. Alors que j'en compte plus du double, ce n'est que justice de pouvoir ainsi rajeunir.

À celles et ceux qui voient une ambivalence dans mon apparence d'aujourd'hui et cette existence d'hier, j'aimerais confier un secret, en fait une épreuve si ténébreuse que je ne l'ai encore jamais racontée à personne, pas même à mes filles. Un tel événement vous salit et vous réduit à un état misérable. Alors que l'humiliation de la femme et de la mère a atteint un paroxysme, ce malheur ne m'a cependant laissé que des marques invisibles.

À cette époque, je cherchais encore asile en France, même si mes espoirs s'amenuisaient de jour en jour et que les conditions de vie étaient rudes. En attente d'un logement, ce qui de toute évidence n'était pas la priorité du gouvernement français ou de la Mairie de Paris, j'habitais depuis presque un an avec mes cinq enfants dans un hôtel modeste situé dans le vieux Paris et que payait l'aide sociale. Si les deux chambres contiguës mises à notre disposition étaient minuscules, elles étaient propres et paraissaient quasi luxueuses avec leur douche et leur téléviseur. Ma fille Norah et moi avions trouvé du travail à temps partiel et nos maigres salaires payaient les repas que nous devions prendre à l'extérieur. Nous menions une existence précaire, pourchassés par les intégristes

algériens, mais encore portés par le désir de nous en sortir. C'est alors que des bureaucrates décidèrent de nous abandonner à notre sort, mes enfants et moi.

Fou de rage de voir ses revenus diminués de moitié par l'État, l'hôtelier menaça de nous jeter à la rue. À l'occasion de son excès d'agressivité, il eut l'occasion de savoir exactement quel était mon point sensible, mon côté vulnérable. Il comprit vite que j'étais prête à n'importe quoi et que rien ne m'arrêterait pour préserver ce toit et garder mes enfants à l'abri.

Nous étions couchés quand il vint me chercher. Il frappa si fort à la porte que je sus sans l'ombre d'un doute qu'une chose horrible allait arriver. Debout, en face de moi, l'homme ressemblait à un oiseau de proie.

— Je veux que vous descendiez tout de suite avec moi, clama-t-il sur un ton mauvais.

— Je rassure mes enfants et je vous suis, lui répondis-je d'une voix étouffée sous le choc de l'intimidation.

Après m'avoir secouée un bon coup et avoir proféré quelques menaces bien senties pour me terroriser, l'homme réitéra son ordre de le suivre. J'implorai les enfants de se calmer et de dormir.

Norah, mon aînée, rouspétait :

— Qu'est-ce qu'il te veut ?

Et moi de tenter de la rassurer :

— Ne t'inquiète pas. Il veut sûrement négocier le paiement de la chambre. Prends soin des petits et rassure-les un peu, le temps que je revienne.

Le petit Zach, mon bébé, se mit à pleurer, comme chaque fois qu'il apercevait le méchant monsieur, comme les jumeaux avaient surnommé l'hôtelier. Norah tenait son petit frère dans ses bras, pendant que je refermais la porte. Ce qui m'attendait serait très désagréable, je le devinais. Jamais, au grand jamais, je n'aurais cependant pu envisager pareille mortification.

La nuit tombait à peine et les femmes de chambre étaient rentrées chez elles. L'ignoble hôtelier me mena à la porte d'une chambre d'où émanait une puanteur insupportable. La porte entrebâillée révéla la provenance de l'air empesté : il y avait des vomissures et de l'urine partout. Des vêtements masculins défraîchis, qui devaient appartenir à un homme âgé, jonchaient le sol. Sans rien dire, sans m'expliquer quoi que ce soit, l'homme me tendit un torchon, une serpillière comme on dit en France, et une chaudière. Il me lança sur un ton de mépris :

– Nettoyez tout ça!

Il quitta la pièce et me laissa seule au milieu des déjections.

L'odeur était si infecte que je dus me précipiter dans la salle de toilettes pour y vomir à mon tour. Même aujourd'hui, il m'est impossible de décrire avec précision l'état de la chambre. En ramassant les vêtements, je reconnus ceux d'un très vieil homme que la famille croisait tous les soirs à notre resto refuge McDonald's, lui venant pour manger un sandwich, nous pour nous abriter du froid, de la pluie et de l'ennui.

Quand il arrivait au restaurant, le teint vert, mes

filles me chuchotaient à l'oreille: «Maman, il sent la tombe.» Et c'était si vrai que je me demandais comment il arrivait à se tenir debout. On aurait dit un mort-vivant.

Je me revois, accroupie dans le silence de la nuit, en train de nettoyer les immondices. Deux heures plus tard, le travail était terminé. Lorsque je remis le nécessaire de nettoyage à l'hôtelier, il me dit que si je n'avais pas fait le travail, personne d'autre n'aurait accepté de le faire: l'homme était mort dans cette chambre depuis trois jours.

La tête baissée pour ne plus croiser un regard humain, et surtout pas celui de cet homme insensible, je me précipitai dans ma chambre. Norah était réveillée. Elle m'attendait.

– Ça va, maman?

– Ça va, Norah. Dors, maintenant.

J'évitai avec soin son regard qui cherchait à savoir. Très vite entrée dans la minuscule salle de bains, mes vêtements enlevés à la hâte et à l'abri des interrogations de ma grande fille, je restai plus de vingt minutes sous l'eau de la douche. Recroquevillée, pleurant des larmes d'amertume et de découragement, je cherchais à nettoyer la puanteur de la mort, mais surtout l'odeur de la dégradation. Laquelle des deux me bouleversait le plus? À la vérité, elles étaient aussi difficiles l'une que l'autre à masquer, tant elles se ressemblaient.

J'entendais Norah m'appeler doucement pour ne pas réveiller sa sœur et ses frères. Je lui répondis que tout allait bien, que l'homme m'avait confié un peu de

ménage en guise de dédommagement. Norah n'en croyait pas un traître mot, je le savais, mais n'était-il pas préférable qu'elle fasse semblant comme moi et interprète son rôle de dupe jusqu'au bout?

Une oasis de paix

Ce n'est qu'une fois établie ici, dans mon pays d'adoption, que j'ai saisi la véritable portée de la liberté et de la tolérance. Toutes deux sont devenues des phares et j'en ai fait mes priorités. Entourée de mes enfants, je mène une existence plutôt simple en comparaison de celle que j'ai abandonnée au passé. La tranquillité et la paix intérieure profonde qui m'habitent, je les souhaite à toutes ces femmes qui souffrent en silence.

En arrivant ici, j'ignorais ce qui nous attendait, mes enfants et moi. Le chemin le plus dur, parsemé de pièges, était désormais loin derrière nous et il nous fallait à présent aller de l'avant, vers l'avenir.

Je n'étais certaine de rien. Il y avait des jours où je me sentais très heureuse, suivis de jours sombres où je pleurais sans pouvoir m'arrêter. Que nous réservait demain? Je n'en avais pas l'ombre d'une idée et parfois ma boussole tombait en panne.

Bien sûr, le bonheur que je lisais sur le visage de mes cinq enfants me rassurait. Eux aussi avaient trouvé la paix et la sécurité. Je me répétais: «*Samia, tes enfants sont heureux ici. N'est-il pas temps que tu le sois aussi?*»

Je ne croyais pas encore à cette denrée si rare que

l'on nomme bonheur et surtout je le soupçonnais d'être éphémère. Il ne pouvait pas être durable. Cette dérive interminable qu'avait été ma trajectoire jusque-là ne pouvait prendre réellement fin. La seule pensée qu'elle pouvait se terminer enfin me paraissait surréaliste.

Par ailleurs, je m'étais imaginé avec une certaine candeur qu'être à mille lieues de ma famille d'Alger m'aiderait à effacer les souvenirs qui continuaient à me hanter, mais j'ai dû admettre que seul un lavage de cerveau y parviendrait. Et encore!

On n'oublie pas. On peut seulement apprendre à mieux porter un si lourd bagage.

Tantôt, j'osais croire que mon père et mes frères s'étaient fait une raison et qu'ils avaient rayé de leur existence jusqu'à mon nom. Ils devaient sans aucun doute penser: «Samia est loin à jamais. Bon débarras!» Tantôt, je devenais à nouveau perplexe et j'appréhendais un autre coup vicieux du destin. Malgré ces hauts et ces bas émotionnels, je parvenais quand même à me réjouir d'habiter enfin cette terre rêvée où rien ne semblait impossible. Somme toute, le reste m'importait peu.

Au début, peu après notre installation à Montréal, j'étais tellement excitée qu'il m'arrivait de négliger les obligations quotidiennes pourtant essentielles à une existence décente. Je devais me rappeler à l'ordre: «*Samia, il faudrait travailler. Sinon, comment faire vivre ta petite marmaille? Les enfants sont des oisillons qui ouvrent leur bec en attendant la nourriture.*»

Dès notre arrivée au Québec, ma grande fille Norah a elle aussi commencé à travailler à temps plein. De son côté, Mélissa, la plus jeune, tenait la

caisse après l'école à l'épicerie du coin, au dépanneur comme on dit ici. Toutes deux subvenaient ainsi aux besoins de la cellule familiale. Quant à moi, je me chargeais des besoins matériels et affectifs de la maisonnée, et surtout de ceux des trois derniers. Parmi mes priorités, cela allait de soi, il fallait que je me trouve du travail à mon tour. Mais quoi faire?

Mes parents, mon père surtout, n'avaient pas jugé utile que j'étudie. Ils n'avaient pas entendu les paroles du poète Rachid Boudjedra: «À quoi servent mes poèmes, si ma mère ne sait me lire?» La pensée traditionnelle en Algérie a encore de nombreux adeptes et ma famille défendait l'idée que, pour trouver un mari, une fille devait posséder bien d'autres atouts que le savoir des livres.

Un professeur de langue arabe, à l'école secondaire d'Alger où j'étudiais, ne partageait pas cet avis. En fait, il y était diamétralement opposé. L'issue de cette divergence de point de vue était facile à deviner. Voici, dans les grandes lignes, comment ça s'est résolu.

Mon père avait laissé entendre que j'allais bientôt devoir quitter l'école, ce qui m'avait démotivée tout net. Un jour, ce professeur m'avait dit:

– Samia, je ne te reconnais plus. Qu'est-ce qui se passe?

En sanglots, j'avais vidé mon trop-plein d'angoisse:

– La Samia que vous connaissez se meurt. Mes parents ne veulent plus que j'étudie. Pour eux, la place d'une femme est à la maison. Auprès de ses parents d'abord, de son mari ensuite.

– Ils n’ont pas le droit de te faire ça. La place d’une jeune fille, comme celle d’un garçon, est à l’école. Tes parents doivent comprendre qu’ils ne seront pas toujours là, et que ton mari peut divorcer ou mourir.

Passant outre à l’attitude intimidante de ma mère et à sa grimace sarcastique, je lui avais raconté cet entretien avec le professeur le jour même. Le bruit de sa gifle résonne encore dans ma tête, tout autant que ses paroles.

– Mademoiselle veut tous nous tuer. Sache, ma fille, qu’on ne mourra pas, et que tu vas quitter l’école qui t’apprend à répondre à tes parents et à t’opposer à leurs décisions.

Fin de la conversation, fin de l’école. Exit l’espoir.

Il s’est écoulé plus de trente ans entre ce verdict parental à Alger et ma recherche d’emploi à Montréal. Sans diplôme et sans expérience, que pouvais-je espérer trouver à mon âge? Après notre arrivée au Québec, j’ai soigneusement évité ce sujet troublant tant que j’ai pu le faire. Nous n’étions pas riches, mais il me semblait que nous possédions l’essentiel. Et j’ai reporté à plus tard l’obligation de gagner ma vie, selon l’expression consacrée et si curieuse.

Au fur et à mesure que les jours passaient, j’ai commencé à reprendre goût et confiance en l’existence. Nous avons emménagé dans un petit appartement, situé en plein cœur d’un quartier défavorisé de Montréal.

J’ai calmé mes angoisses en me berçant de l’idée réconfortante que ma famille m’avait déjà oubliée. Je devais bientôt apprendre par ma petite sœur qu’un

jour ma mère lui avait mentionné que, pour eux, j'étais morte. Malgré ma peine, je me souviens avoir ressenti un profond soulagement. Il valait mieux qu'il en soit ainsi, pour notre sécurité à tous.

L'esprit calmé, j'ai alors souhaité sortir et m'ouvrir sur la communauté environnante, découvrir les gens, la vie d'ici et le pays. On m'a dépeint les couleurs de la région des Laurentides et je suis allée voir de près les paysages dont j'avais rêvé ou que j'avais vus sur des photos et à la télé. Comme tout le monde, j'ai aussi voulu nouer des liens et créer des amitiés. Ce besoin d'avoir des amis est devenu très pressant, de même que, petit à petit, celui de rencontrer un homme. Après tout, je me savais encore capable d'aimer. Oh! oui.

Quand je sortais avec les enfants et que Norah m'appelait maman, les gens croyaient que c'était une blague. Nous avons ri souvent de leur perplexité quand ils apprenaient que tous ces enfants à mes côtés étaient les miens. Les gens s'exclamaient: «Mais vous êtes si petite!» Cette remarque aussi me faisait rire, car je ne me trouvais pas si petite. En France, «petite» signifie «pas grande de taille». Avec le temps j'ai compris qu'au Québec «petite» pouvait aussi vouloir dire «mince».

Il y a plusieurs autres subtilités du langage d'ici que je n'ai pas encore décodées et qu'il me reste à maîtriser.

Dans le tourbillon des premiers jours que nous avons passés ici et des mille détails que je devais régler, nous avons pris le temps de nous promener dans les rues de Montréal et d'en explorer les odeurs et le rythme avec une curiosité gourmande. L'automne magnifique était déjà bien entamé et ses couleurs nous réjouissaient. Tout y était immense et différent. Les

enfants s'écriaient: «Maman, où sont les gens?» L'espace ne cessait de nous étonner. En comparaison, les rues françaises sont si petites et bondées de monde!

Au fil de nos promenades, il nous arrivait de demander des renseignements aux gens qui, avec amabilité, prenaient le temps de nous aider et ne manquaient pas de répondre à nos remerciements par un joyeux «Bienvenue!». Cette expression nous a vraiment marqués, les enfants et moi. À chaque fois qu'ils disaient cela, les filles et moi nous regardions, surprises. Norah m'a bientôt demandé:

– Maman, comment savent-ils qu'on vient d'arriver?

C'était la question que je me posais depuis le début. J'avais conclu qu'ils le devinaient à cause de notre accent. Nous avons bien rigolé quand une voisine nous a expliqué que les Québécois ne répondaient pas «De rien» ou «Il n'y a pas de quoi», mais «Bienvenue», à chaque fois qu'on leur disait merci. Elle a précisé à notre intention que cet usage est calqué sur l'anglais.

À propos de particularités linguistiques, j'avais quelquefois du mal à comprendre mes trois petits garçons. Ils avaient immédiatement adopté l'accent d'ici et appris les expressions québécoises. Leurs grandes sœurs me servaient souvent d'interprètes. Au fond, j'étais ravie et rassurée, car cette langue québécoise marquait la distance qui séparait le passé du présent. Nous étions loin. Mon rêve prenait forme. Enfin!

Plus je me sentais dépaysée et mieux je me portais.